Une grande évolution économique s'accomplit dans les pays avec lesquels nous avons le plus de rapports : ce n'est plus simplement la lutte pour l'existence individuelle, c'est la lutte pour l'avenir de tout un peuple, pour sa suprématie commerciale dans le monde entier.

Nous ne pouvons rester indéfiniment étrangers à ce mouvement ; si nous n'y sommes pas préparés, il pénètrera ici malgré nous, et nous serons refoulés comme de malheureux vaincus qui ont trop bien mérité leur sort.

Naguères encore, les négociants pouvaient se contenter, comme préparation professionnelle, de quelques années passées dans une école quelconque : le manque de communication avec les centres éloignés leur assurait une clientèle stable. Ils pouvaient se montrer assez insouciants de Liverpool, de Hambourg, de Berlin, qu'ils ne connaissaient peut-être que d'une manière assez vague. Mais un moment est venu où ils ont vu avec terreur que leurs clients se fournissaient à meilleur marché dans ces villes lointaines.

La vapeur et l'électricité ont fait cette révolution, dont les conséquences sont incalculables. La science de la production et du commerce s'est développée et perfectionnée.

Ce n'est plus à l'aide de son crayon, ni même à l'aide d'un barême, que le petit marchand peut faire ses calculs : c'est dans sa mémoire, presque instantanément, qu'il doit trouver une réponse exacte. La nécessité de faire face à une concurrence qui surgit de toutes parts, demande de ceux qui veulent soutenir cette lutte une appropriation spéciale des connaissances de la géographie et une assimilation plus complète des opérations de l'arithmétique.

Nous ne pouvons songer encore à la création d'écoles commerciales de premier ordre, à la fondation de chaires spéciales dans les universités, comme en Allemagne et en Angleterre ; nous devons au moins prendre les moyens de préparer l'homme d'affaires dans l'enfant. Il faut s'y prendre de bonne heure, dès les premières années de l'école. Il s'agit d'enseigner solidement—et non rapidement—les opérations fondamentales du calcul, il faut donner à notre jeunesse des villes et des gros villages cette direction que nous remarquons chez nos compatriotes de langue anglaise, et qui fait que le jeune homme ne compte pas sur l'Etat pour assurer son avenir.

Si je suis revenu à la charge, c'est que le mal est beaucoup plus grand qu'on ne pense généralement. Il y a longtemps que je constate combien l'enseignement de l'arithmétique et de la géographie laisse à désirer un peu partout. Je le constate ici par nos examens préliminaires ; je le constate depuis vingt-cinq ans dans les examens des candidats qui veulent arriver aux différentes professions libérales. Le Bureau des Examinateurs l'a également constaté, comme je l'ai rappelé plus haut. C'est ce dernier résultat qui doit réveiller notre attention : il nous montre le mal dans sa source. Nous sommes en présence des futurs instituteurs, de ceux qui ont dû se préparer par une étude sérieuse, prolongée peut-être. Un trop grand nombre ne possèdent pas la science qu'ils seront obligés de donner aux enfants. Ce n'est peut-être pas le talent qui leur fait défaut, mais ceux qui les ont formés manquaient de méthode. Je n'insiste pas, parce que j'ai eu l'occasion de toucher à cette question dans mon rapport de l'année dernière.

Le mal me semble tenir à deux causes :

D'abord, on ne donne pas assez de soin, ni assez de temps à la pratique des quatre opérations fondamentales. On paraît ignorer que l'enfant doit apprendre—et d'une manière imperturbable—les tables d'addition, de soustraction et de division comme celles de la multiplication ; il doit apprendre aussi les procédés du calcul mental, en un mot, la partie de la science des nombres qui est absolument nécesaire pour opérer vite et opérer juste. On espère sans doute que la pratique suppléera plus tard au manque d'étude, et l'on passe aux autres opérations qui semblent plus importantes. On croit avoir gagné du temps, mais on ne remarque pas qu'on en perd tous les jours : il faut chaque jour vérifier au moins les calculs dont on n'est jamais sûr, et le plus souvent, corriger de nombreuses erreurs qui sont le résultat de cette formation incomplète.

D'un autre côté, dans les premières années où l'enfant fréquente l'école, on ne songe, en général, à cultiver que la mémoire : on s'occupe très peu de son jugement, et on commence à le faire raisonner seulement lorsqu'il arrive aux opérations les plus